

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Pour arriver au Panthéon

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 97-100

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Pour arriver au Panthéon

Qu'il y aille ou qu'il n'y aille pas, il est question de mettre Zola au Panthéon : et cette idée n'a pu germer que dans des cerveaux atteints d'une incurable folie. C'est un véritable attentat à la pudeur de la France et de la société : et à ce titre nous avons le droit d'en parler.

C'était déjà une audace démesurée que de faire d'une église consacrée aux reliques de la Sainte patronne de Paris, de la pieuse Geneviève, un temple païen dédié à toutes sortes de faux dieux comme Voltaire et Rousseau : mais enfin cela s'explique par l'engouement de certaines époques pour les gens qui les ont le mieux ensorcelés : et cela trouve des circonstances atténuantes dans la sorte de génie qui illuminait le front de certains écrivains qui reposent dans le caveau de la vieille église. Une fois désaffectée par l'autorité compétente, il paraissait même tout naturel d'y conduire Victor Hugo, Berthelot et Carnot : c'était une manière légitime, quoique un peu exagérée, d'honorer la poésie dans le poète, la science dans le chimiste, la République dans son premier magistrat assassiné.

Mais, avec Zola, quelle est bien la Muse ou le Génie qu'on peut mener à ce funèbre Capitole ? Cet homme, on le sait, n'a pris la plume que pour créer, de toutes pièces, une des œuvres les plus repoussantes qui soient sous le soleil : la seule Muse qu'il ait fréquentée — si toutefois elle existait avant lui — est la muse de la pornographie : et l'encens qu'il a brûlé devant son autel ne l'empêche pas de sentir mauvais.

Personne ne peut en douter sincèrement : Emile

Zola tient une place exceptionnelle dans les rangs des corrupteurs de l'âme française : il s'est acquitté de cette tâche nauséabonde jusqu'au dernier jour de sa vie et il est mort, on sait comment, sans avoir rétracté, en quoi que ce soit, le crime que nous lui reprochons et dont il revendiquait la responsabilité. Il faut croire pourtant qu'il eut, à certains moments, conscience du mal qu'il faisait par ses écrits et qu'il a peut-être obéi à un scrupule quand il écrivit la fameuse lettre en faveur du capitaine Dreyfus : il n'est pas impossible qu'il ait voulu par là se faire pardonner, dans une certaine mesure, ses méfaits de romancier et ses admirateurs ne se gênent pas pour nous dire que l'auteur de « J'accuse » leur est plus sympathique que le psychologue des Rougon-Macquart.

Soit. Mais le fait d'avoir contribué à rappeler l'officier flétri de l'Ile du Diable n'est pas suffisant pour lui assurer l'immortalité très relative qui s'attache aux cendres des pensionnaires du Panthéon. Il ne mérite pas cet honneur posthume et il trouble dans leur dernier sommeil les héros et les savants qui y ont trouvé leur sépulture. Même dans la tombe il y a des voisins compromettants et la famille Lannes de Montebello l'a si bien compris quelle a réclamé, pour le mettre ailleurs, le cercueil de son illustre ancêtre.

Si, malgré tout, la France doit assister à ce spectacle et subir cet outrage, on saura qu'au pays de Corneille et de Racine on peut braver les lois primordiales de l'honnêteté, souiller sans limite les choses les plus saintes et les plus sacrées, et qu'au lieu de prendre le chemin de la Nouvelle Calédonie, pendant sa vie, on peut encore s'attendre à coucher au Panthéon après sa mort.

Permettra-t-on au gouvernement de braver aussi odieusement une grande partie de l'opinion publique ?

— Obligera-t-on l'Armée française à présenter les armes aux restes de l'auteur de la « Débâcle » ? — Entendra-t-on une bonne fois un cri d'unanime protestation sortir des entrailles de la nation française ? Ce sont là autant de questions que se posent, même à l'étranger, les gens honnêtes et raisonnables : ils ne peuvent faire davantage et ils n'ont même pas le droit de protester. Ils sont obligés de garder pour eux leur dégoût et leur indignation : mais ce dégoût est profond, cette indignation n'a pas de limites. Nous ne pouvons pourtant pas nous empêcher de faire remarquer, à propos de Zola, que, même dans les pays qui passent, dans le monde, pour avoir des mœurs irréprochables, on ne s'indigne plus aussi facilement contre les attentats à l'honneur : beaucoup de nos contemporains semblent être blindés contre les attentats à la pureté et à la pudeur. Les directeurs de théâtre, les ménagers de Kursaals en savent quelque chose et il faut qu'une comédie dépasse dans des proportions colossales les limites du permis pour que la presse en signale le danger aux familles et aux pensionnats. Le fait s'est produit assez récemment dans une ville que nous connaissons bien : mais la protestation est arrivée au lendemain d'une première représentation et pour cette première le théâtre avait fait une de ses meilleures recettes.

On parle quelquefois autour de nous de décadence, de Bas-Empire et (pardon du terme !) d'avachissement de la conscience contemporaine : et de fait, il se passe quelque chose d'assez anormal dans notre société pour se permettre de la juger ainsi. Il faudrait ne pas trop attendre pour réagir contre l'invasion de ces nouvelles mœurs païennes et il devient urgent de prêter son concours aux œuvres d'assainissement moral qui poursuivent ce but.

Et puisque nous ne pouvons pas empêcher les adoreurs de Zola de conduire sa dépouille au Panthéon, au fronton duquel on lit ces paroles qui ne seront plus vraies à l'avenir : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante », nous pouvons du moins empêcher l'infamie et la pourriture de gangrener l'âme de notre jeunesse — et élever entre elle et tous ceux qui veulent la flétrir, un mur que rien ne pourra renverser. Si les pères et les mères de famille veulent bien nous aider à le construire, si les maîtres d'école et les professeurs de nos universités voulaient bien se mettre de la partie, il n'y aurait bientôt plus assez de matériaux pour élever ce rempart : les kiosques de nos gares et les bibliothèques de nos villes seraient bien vite débarrassés de leurs ordures, et par un vigoureux coup de balai on aurait envoyé au diable (qui s'en réjouira sûrement) tous les gens de lettres qui ne doivent la fortune qu'à l'exploitation de leur fumier.

Si Zola avait pu hâter cette désinfection autour de nous (car elle s'impose), il nous aurait au moins servi à quelque chose : il nous gênera beaucoup moins au Panthéon, où il sera bien vite oublié, qu'au chevet des jeunes gens et des hommes que nous voulons soustraire à son influence satanique et à son souffle empoisonné.

L. WEINSTEFFER.